

**AOUT 1995**

**LA TURQUIE**



A certaines périodes de l'année les stylos (même à plume) sont excessivement lourds, impossibles à soulever. Ce fut le cas tout ce mois de Juillet, et bien pire encore au mois d'Août. Ayant retrouvé un peu de condition physique en débroussaillant le jardin (Tarzan s'y serait trouvé à l'aise, Chita aussi, seule Jane n'y a pas encore sa place) j'ai réussi à extraire mon stylo du tiroir où il se morfondait. Par un effort bref mais violent j'ai ôté le capuchon. Il ne restait plus qu'à savoir si l'écriture m'était encore familière ? Un premier grattage de la plume sur le papier ne donna aucun résultat visible. Le dévissage du corps de l'engin ne prit que quelques instants, une pression sans ménagement sur la cartouche ne provoqua pas le pâtement habituel et mes doigts restèrent vierges. Plus d'encre bien sûr, quand ça ne sert pas ça sèche. Prévoyant comme je le suis, le paquet de recharges fut prestement sorti et une cartouche neuve vivement dépucelée par l'organe de la tête du stylo (comme chez les libellules). Une nouvelle pression pour amorcer eut, cette fois, l'effet coutumier : grosse tache sur la feuille et doigts maculés juste au moment où Jane passait devant ma fenêtre, suspendu à sa liane, pour aller se percher sur le cerisier du voisin. Mais arrêtons là ces fantasmes trop piquants, j'allais enfin pouvoir donner libre cours à ma démangeaison narrative. C'était sans compter sur le téléphone. Passons sur les déboires extra-conjugaux de la maîtresse de mon associé que j'ai eu bien du mal, après deux heures de discussion, à transformer en simples incidents.

A minuit trente, quatre pages recto-verso étaient couvertes. Comme j'avais soigneusement respecté la chronologie du voyage j'écrivais la date du jour de retour, quand, ô stupeur, contrairement à Philéas Fogg, il me manquait un jour. Le courage me manquant pour cette nuit, je remis au lendemain ce que je ne pouvais plus faire le jour même, celui-ci étant déjà écoulé. Mais le lendemain ... J'abrège un peu car je sens que je vais te lasser. Non ? Alors peut-être veux-tu savoir combien de boîtes de Ron-Ron il fallait offrir, et à quelles heures, au chat de ma voisine qui partait en vacances. Ou alors quelle gestion rigoureuse des invitations à dîner me permit de ne pas me tromper une seule fois d'hôte pendant tout le mois d'août. Ou bien comment j'ai réussi à remonter le moral de la femme de mon associé qui pensait naïvement que son mari la rejoindrait en vacances. Ou encore ... Allez, je ne la ferai pas deux fois.

Donc le temps passait et je n'avais toujours pas conté mon voyage en Turquie. Les activités non professionnelles ne me permettant pas, bien souvent, de satisfaire mon besoin naturel de sommeil, il ne me restait plus qu'à prendre sur mon temps de travail, ce qui, tout compte fait, est beaucoup plus facile. Ce que je fais donc en ce moment et ce qui vous vaudra un document tout à fait lisible, à défaut de parfaite intelligibilité.

## **Début Juillet**

Notre objectif initial, au début de cette année 1995, était le Maroc. Les finances familiales épousant la tendance générale, nous avons commencé par réduire la durée du séjour. Puis vers le mois de Mai, tous les indicateurs étant au rouge, comme disent les journalistes compétents (en un seul mot), la Bretagne est redevenue un endroit idéal pour nos vacances. Et puis, début Juillet Yves est venu dîner un soir et nous a parlé de ses projets : quinze jours en Turquie.

- Pourquoi ne viens-tu pas avec nous ? me demande-t-il.

- Je n'ai pas un sou.

- Ce n'est pas un problème, seul le voyage est coûteux, une fois sur place on ne dépense pratiquement plus rien.

Là, je ne sais pas quel besoin profond d'évasion m'a fait balayer toutes les objections pourtant sérieuses à ce projet, toujours est-il que j'ai dit :

- D'accord.

## **Vendredi 14 Juillet.**

3 heures 30 du matin. Après une nuit excessivement courte (deux heures de demi-sommeil), Cloé, Xavier et moi nous sommes mis en route. La précipitation du départ nous a fait oublier la trousse de toilette, les adresses des copains, les cartes routières et quelques autres bricoles. Mais l'essentiel est assuré : Carte bleue, Lires italiennes, passeports et appareil photo.

Nous avons rejoint Marie-Christine, Yves et Jean-Michel à Crolles, Annie et l'autre Yves à La Rochette. Adieu Grenoble, bonjour l'asphalte. Journée épuisante, étouffante et crispante : trois véhicules se suivant à 140 pendant une quinzaine d'heures, entrecoupées d'une pause déjeuner et baignade à hauteur d'Ancone.

Stupeur au moment d'utiliser ma carte bleue, celle-ci n'est que nationale, impossible de s'en servir à l'étranger. Je dispose bien de la carte de la société, qui elle est internationale mais je ne me rappelle pas le code. Allons toujours ! Pour aujourd'hui je suis paré, les problèmes du lendemain seront résolus le lendemain. Camping à proximité de Brindisi. Pizza et spaghettis au dîner, quel dépaysement !

### **Samedi 15 Juillet.**

Levés à l'aube nous arrivons à Brindisi à 7 heures du matin. Il y a des voitures partout, c'est un bordel indescriptible (bien que si tu insistes, mon génie narratif doit bien être en mesure de dépeindre ce foutoir désorganisé, mais je sens que tu n'insistes pas, dommage!). De plus, ayant pris notre décision de départ il y a seulement quelques jours, nous ne possédons pas nos billets et devons les retirer dans une agence. Agence perdue dans une petite rue bouchée par une manif. Manif ? Non, simplement file d'attente pour retirer les billets. Je vous passe les détails des bousculades soldesques, des injures babelesques, des empoignades titanesques et de notre retour impérial, les billets en main, quelques minutes avant l'heure d'embarquement. Conduisant comme des italiens du sud, nous fûmes prestement sur le quai d'embarcation... pour nous rendre compte que notre bateau n'était pas encore arrivé. Il fallut attendre, sous le soleil, son arrivée, le débarquement et notre embarquement. Pas triste l'embarquement avec des matelots grecs qui parlent toutes les langues de la terre lorsqu'il s'agit de dire : « à droite, à gauche, avancez, reculez » mais qui retrouvent leur langue naturelle pour dire à leurs copains : « qu'est-ce qu'il est con celui-là, il ne comprend rien ». La traversée fut longue (10 heures) et quelque peu fastidieuse, hormis quelques discussions avec des iraniens « étudiants » (entre trente cinq et quarante cinq ans, respectivement cinq et sept enfants) en France qui rejoignaient Téhéran : édifiant sur l'abîme qui sépare nos vues respectives de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas. Les côtes albanaises se dessinent et nous les suivons durant deux heures, c'est le désert, la nuit tombe mais on ne distingue pratiquement aucune lumière. Neuf heures du soir : je pose pour la première fois de ma vie le pied sur le sol grec et, sans rire, j'y ai été sensible. Après avoir assailli les distributeurs de billets d'Igoumenitsa afin de pouvoir étancher notre soif et notre faim (Marie-Christine m'avance quelques Drachmes), nous avons repris la route. Direction le premier camping accueillant. Deux heures, 100 kilomètres linéaires et 1 000 mètres verticaux plus tard nous forçons la grille d'un camp déjà totalement absorbé par l'activité nocturne la plus courante : le sommeil. Sans rien demander à personne nous nous installons. Endroit rêvé pour une première nuit de vacances, grand lac où se mire la lune et où se reflètent de grands arbres, peu de campeurs, tout pour nous faire augurer d'un réveil matinal idéal.

### **Dimanche 16 Juillet.**

Idéal en effet, vers six heures des bruits insolites, d'abord feutrés, puis plus nombreux, plus intenses et plus variés, pour se terminer par un concert de mégaphones en folie, ce qui nous fit regretter les bords d'autoroute de la veille. Nous étions en plein centre d'une base d'entraînement d'aviron : ils se lèvent tôt, ils parlent fort, ils rament dur, ils ont la défaite pleureuse et la victoire hurleuse. C'était Ionina et son lac, ville d'entraînement national, que nous avons fuit à neuf heures. La traversée du nord de la Grèce offre un paysage assez similaire à notre côte méditerranéenne. Pas de dépaysement hormis la langue et peu d'anecdotes sinon, lors d'un arrêt

essence, un autochtone écrasant avec son 4x4 son chien dans son jardin. Midi, arrêt aux Météores. Site sympathique mais dont l'image, trop souvent cartepostalisée ou livredégéographiée, a trop fait naître de rêves pour en être à la hauteur. Nous avons quand même escaladé quelques pitons et éprouvé quelques sensations en pensant aux bâtisseurs de ces monuments. Il faisait chaud. Encore une journée de route. Et en Grèce. Ils sont fous ces grecs! Imagine que tu roules tranquillement (100/110) sur une route à 2 voies, entretenue mais sans plus, et qu'un automobiliste arrivant par l'arrière se permette des appels de phares répétés, suivis bien entendu (je ne suis pas sourd) de coups de klaxon rageurs, pour enfin doubler de l'autre côté de la double ligne blanche (preuve qu'en Grèce une ne suffit pas, et deux non plus), alors qu'un troisième automobiliste arrive en face. Mais ce dernier ne se fâche pas, il roule gentiment sur la bande d'arrêt d'urgence pour permettre à son compatriote de doubler à son aise. Après que cette mésaventure nous soient arrivées trois ou quatre fois à quelques minutes d'intervalle et après avoir vu les grecs que nous doublions s'écarter sur la droite pour nous laisser passer, nous avons compris comment les grecs font l'économie d'une autoroute : ils transforment d'eux mêmes les routes à deux voies en route à quatre voies. Ce qui ne va pas malgré tout sans quelques frayeurs de temps en temps, lors des passages de ponts par exemple. Le soir camping près de la route nationale, bouchon monumental, baignade, bouffe traditionnelle, moustiques féroces, réveil boursouflé.

### **Lundi 17 Juillet.**

Re voiture, paysage agricole et beaucoup de cigognes. A midi passage de la frontière Turque. Les formalités n'ont rien à voir avec le passage en Italie ou en Grèce : ça dure, il faut faire viser les passeports, remplir des questionnaires sur les individus et la voiture, montrer sa carte grise, sa carte verte, son passeport, retourner au premier bureau qui renvoie au troisième, lequel est plein à craquer de routiers qui ont l'habitude et prennent leur mal en patience. Les fonctionnaires turcs ne me sont pas apparus très aimables ce jour là. Ensuite, large consolation, je suis devenu millionnaire. Le Loto ? non, la loterie ? pas plus, tout simplement le bureau de change où j'ai transformé mille cinq cent Francs français en treize millions et quelques misérables milliers de livres turques. A nous la grande vie. La zone d'une trentaine de kilomètres suivant la frontière est quasi déserte, mises à part quelques casernes, vestiges des rancunes tenaces entre les deux voisins. Puis, en plein désert, une ville. Pas une ville habitée, non, une ville en construction, sans rue, rien que des immeubles sans murs externes et une forêt de grues. Et de nouveau le désert. Puis une autre ville en construction sans une seule maison habitée à la ronde. Dans un premier temps je me suis dit : cette zone probablement désertée durant les nombreux conflits greco-turques doit faire l'objet d'un effort de reconstruction particulier. Par la suite, j'ai vu d'autres villes identiques en d'autres lieux : l'activité de bâtisseur de villes est florissante en Turquie. La route était chaotique. Ca promettait pour la suite. Vers 17 heures nous avons atteint les faubourgs d'Istanbul. Circulation monstre. C'est à ce moment, à un noeud de périphériques passablement compliqué à dénouer, que l'autre Espace nous lâche (Je n'ai pas encore eu le temps de te présenter les autres participants à ce voyage, mais on ne peut pas tout faire en même temps, surtout sur un papier à lettre qui ne permet toujours que deux dimensions). Elle donnait des signes de fatigues depuis son arrivée en Grèce et déclara tout de go, là, sur un axe routier surchargé, qu'elle refusait ce genre de vacances. La police locale s'est occupée de tout. Dix minutes plus tard une dépanneuse nous sortait de l'autoroute et nous menait à la fourrière. Après avoir vainement essayé d'aggraver la panne, le conducteur de la remorqueuse déclara son impuissance à oeuvrer dans un sens ou dans l'autre. Il appela donc un autre dépanneur, non fonctionnarisé, qui nous déposa chez le premier Renault du coin (Il y en a partout, même dans des villages de mille habitants ou perdus en plein désert). Après avoir constaté que la réparation

ne s'effectuerait pas ce soir nous sommes repartis à deux voitures (la troisième étant une BX, ce qui est un inconvénient ici, Citroën étant totalement absent du marché grec ou turc). La recherche d'un hôtel potable et bon marché fut aisée : un premier assez luxueux semblait avoir la préférence d'Yves mais, je ne sais plus qui émis une remarque sur le prix, la fatigue du voyage aidant, l'un se désintéressa de la chose et l'autre se dit qu'après tout... Bon tant pis, devant l'incertitude générale nous reprenons les voitures. Le deuxième hôtel, recommandé par le guide du routard était complet, le troisième, tout à coté avait de quoi nous héberger. Et à 19 heures nous nous installions à notre première terrasse de café turque, on en avait marre (de café turc, pour ceux qui ne suivent pas). Et comme la boisson nationale turque est le thé, et non pas le café, nous avons dégusté notre premier jus d'oranges pressées. Extase totale après ces trois longues journées de voyage, les mosquées, les bazars, le Bosphore, la Corne d'Or, les turcs et les turques allaient nous attendre encore un peu, le temps pour nous de comprendre enfin que nous étions en vacances. L'appel à la prière du soir, qui ne troubla personne dans la rue, nous fit prendre conscience de notre éloignement de la terre natale. Après une bonne douche, nous avons pris le temps de traîner un peu pour trouver un resto. Premier étonnement, ou bien tous les touristes sont français (et pour le moment nous en voyons peu), ou bien les turcs sont très doués pour déterminer la nationalité des étrangers. Car les marchands de tapis, toupies, cartes-postales, livres, flûtes, guides touristiques, eau, thé, loukoums, enfin tout ce qui peut se vendre dans la rue, s'adressent à nous en français (parfois en anglais ou en allemand, mais les ignares sont rares), et même les cireurs de chaussures nous reconnaissent, nous demandent des nouvelles de Chirac ou de Mitterand (et oui, ici aussi le clivage droite gauche existe) et tous ont un frère, un cousin, un oncle et parfois eux-mêmes qui ont séjourné en France. Nous ne nous rendons pas compte à quel point nous devons être envahis par les turcs, il faudra que j'en parle à mon copain Jean-Marie de Nantes. Mais ils sont charmants. Leur invitation à acheter est toujours souriante et si l'on veut bien se donner la peine de répondre sur le même ton ils conservent leur gentillesse devant les refus et savent ne pas devenir carrément chiants. Mais il ne faut pas non plus les prendre de trop haut, une de nos deux femmes de l'expédition ayant eu quelques mots désobligeants envers un gamin vendeur de je ne sais plus quoi trop pressant a eu droit à toutes les insultes que le Coran doit permettre (il devait même avoir une dérogation), elle le méritait. Très bonne bouffe pour un prix dérisoire (25 Francs par individu). Nuit bercée par les sirènes de bateaux sur le Bosphore et souvent interrompue par les hurlements des goélands. Les copains ont, paraît-il, été réveillé par le premier appel du muezzin (5 heures). Je n'ai rien entendu.

### **Mardi 18 Juillet.**

Petit déjeuner turc : Thé, concombres, tomates, feta, olives noires, et pain beurre confitures. De bon matin, appareil photo en bandoulière, nous sommes partis en parfait touristes visiter la Grande Mosquée (ou Mosquée bleue, appelée ainsi parce que les faïences intérieures sont majoritairement bleues). Architecture étonnante parce qu'elle diffère de beaucoup à ce que l'on trouve chez nous mais dimension impressionnante. Pas autant malgré tout que Sainte Sophie, construite mille ans auparavant (562). Et toujours debout malgré quelque colonnes désaxées par un probable tremblement de terre (combien en a-t-elle subit en 1500 ans ?). Elle est assez austère vue de l'extérieur bien que la couleur dominante soit un ocre rouge mais l'intérieur est saisissant : Nef centrale plus haute et surtout bien plus large que celle de Notre-Dame, coursives latérales larges de 20 mètres et à 30 mètres du sol auxquelles on accède par un plan incliné interne pavé, éclairé par des meurtrières, il ne manque que le mendiant lépreux.

Nous refusons les guides touristiques qui nous sont proposés à la sortie. Après un petit thé, qui sera suivi d'un nombre impressionnant d'autres tout au long de ce voyage, dans un bar curieux doté d'une cour intérieure où les fumeurs de narguilé, appuyés au mur, ne semblent concernés

que par la légère agitation des feuilles de vignes de la tonnelle, nous nous sommes dirigés vers le bazar. Ah ! le Grand bazar. Nid à touristes en mal de dépaysement mais réussite totale. Ici l'orient vivant commence. Imagine une ville, composée de petits immeubles mitoyens de deux à trois étages, entièrement couverte. Il y a des rues larges et bien éclairées par des vitraux, d'autres rues moins larges et des ruelles sombres. Mais tout grouille de monde, marchands, livreurs (tout se fait à pied, les marchandises sont portées à dos d'homme ou sur des diables), marchand de thé, marchand de billets de loterie (les seuls qui ne s'intéressent pas à nous), et acheteurs locaux mélangés aux touristes. Un régal pour les yeux et le nez. Car je n'ai pas encore parlé des odeurs. Tout sent fort (mais pas mauvais), et suivant les endroits le nez aspire des senteurs de thé, de kebab, de cuir, d'herbes, de tabac, de parfum. Bien entendu nous avons acheté, en marchandant très fort (comme on nous l'a appris dans les livres), des Tee shirts OxBow, O'Neil, Adidas, etc.. à 20 Francs pièce, des shorts, des sweets, des jeans. Nous faisons la connaissance de Maurice, qui se propose gentiment de nous accompagner, il parle couramment le français et connaît les meilleurs marchands de tapis d'Istanbul, nous n'avons pas les moyens d'acheter un tapis, nous ne l'avons donc pas suivi. Cloé n'est pas contente du nom de Maurice dont je l'ai baptisé, c'est le nom de son papi (et de mon père par la même occasion). Nous dînons en terrasse et retrouvons Maurice qui passe par là. Il se met à notre table et nous parle d'Istanbul, achète des noisettes, qu'il casse avec ses dents (vu l'état des dents il doit faire cela depuis tout jeune). Il en propose à Cloé, celles qu'il lui offre, il les casse avec un caillou.

Nouvelle nuit peuplée d'odeurs capiteuses (venues de la rue), de sirènes (de bateaux), de rires (de goéland), de chaleur (de la nuit) et de rêves (des mille et une nuits). Ah, shéérazade.

### **Mercredi 19 Juillet.**

Visite du palais du sultan : TOPKAPI, transformé en musée. C'est un palais. Un grand bâtiment entourant un superbe jardin central au milieu duquel s'élèvent d'autres bâtiments, dont le harem. Vitrites garnies d'or, de diamants, d'émeraudes, de rubis, costumes, etc... (les châteaux moyenâgeux me font plus rêver). Le harem, bien que désespérément vide, garde un certain charme. Ils nous aura fallu la matinée entière pour découvrir la plus grande partie de ce palais. Petite collation près de l'hôtel et de nouveau visite : Le réservoir souterrain. A une trentaine de mètres sous terre a été creusé un réservoir carré d'une centaine de mètres de côté, dont le plafond à 15 ou 20 mètres, est soutenu par d'énormes colonnes probablement ramenées de sites grecs ou romains. Ce réservoir n'est plus en service mais il contient encore de l'eau et des carpes y vivent assez paisiblement en tentant d'éviter les pièces de monnaies lancées par les jeteurs de voeux.

Les Gendron, Annie et Yves, heureux propriétaires de l'Espace, rouge comme la notre, qui a déclaré forfait, les Gendron, donc, après de nombreux appels téléphoniques, ont fini par faire prendre en charge la panne par leur organisme d'assistance. Une voiture avec représentante locale et chauffeur est donc venu les chercher afin qu'ils puissent récupérer leur véhicule. Avec Marie-Christine, Yves (l'autre) et Jean-Michel (dit Jean-Mich par certains, par d'autres Ben Jean-Mich, je n'ai pas cherché à savoir pourquoi) nous sommes allés flâner dans les rues laborieuses. Nous avons tout d'abord eut le plaisir d'assister à des danses traditionnelles effectuées par le personnel en grève d'une usine. Les banderoles en turc et en anglais affichaient un désir de meilleur qualité de vie et de protection de l'emploi (mais où donc ai-je déjà vu cela, dans un lointain pays probablement). Le service d'ordre fit écarter les curieux et sympathisants locaux afin de nous permettre de mieux filmer et photographier la scène (unique moment où j'avais décidé de ne plus porter l'appareil photo, dommage). Ensuite nous avons parcourus d'innombrables ruelles, noires de monde, dans le quartier de fabrication des chaussures. Des mètres carrés de futures semelles de tongues empilées le long des murs, de quoi chausser plusieurs générations d'aouitiens de Calais à Biarritz et de Perpignan à Monaco. Et puis du cuir,

du cuir et encore du cuir. Et des coups de klaxon à n'en plus finir, klaxon de camions chargés comme des mules, braiment des mules chargées comme des camions, klaxon des voitures garées en triple file dont le conducteur ne peut pas sortir car les voitures garées en quadruple file l'en empêche. Vie trépidante, sous la chaleur. De retour à l'hôtel Xavier et Jean-Michel décide de retourner au Grand bazar faire quelques emplettes supplémentaires. A leur retour (ils ont réussi à marchander, ils sont contents) nous sommes descendus le long du Bosphore en traversant le bazar égyptien (celui-ci est en plein air). En chemin nous rencontrons encore Maurice qui parvient à nous traîner chez son fabricant-importateur-marchand de tapis. Celui-ci nous accueille chaleureusement, nous propose du thé et nous fait descendre au sous-sol de son estenquot, salle de 50 à 60 m<sup>2</sup>, climatisée. Une banquette en fait le tour où nous prenons place après avoir bien spécifié que nous voulions bien regarder mais pas acheter. Dans un français impeccable, le patron nous dit se rendre souvent en France et que sa femme est française, il nous explique la fabrication des différents tapis, nous les présente (ou plutôt demande à un employé de les déplier devant nous). En moins d'une demi-heure 100 tapis sont étalés sur le sol. C'est très beau, mais moi, les seuls tapis qu'il m'aurait été agréable de contempler sont les tapis volants, en rupture de stock. L'amabilité du tenancier ne s'atténue pas lorsque nous le quittons sans avoir rien acheté. Pauvre Maurice, pas de commission pour cette fois. Après une promenade le long du Bosphore nous remontons vers l'hôtel. Une soif grandissant nous faisant douter de notre capacité à l'atteindre nous nous affalons dans un bar et commandons de la bière : le serveur nous montre le patron, affublé d'une barbe bien fournie et nous dit: « ici pas d'alcool, le patron est musulman pratiquant et nous sommes trop près de la mosquée. » Nous attendrons donc l'hôtel.

Le soir nous dînons au restaurant « Pierre Loti », il fut ambassadeur ici et une rue porte son nom. Restaurant à peine plus cher, service plus soigné mais sans chaleur, repas sans rien d'extraordinaire, portion européenne, adresse à ne pas conseiller. Nous tardons à regagner l'hôtel, nous prolongeons notre dernière nuit Istanbulienne. Cloé est ravie, elle a enfin le temps de caresser les innombrables chats qui habitent la ville.

Avant de nous coucher, Cloé, Xavier et Moi sommes montés sur le toit de l'hôtel afin de contempler Istanbul la nuit. Lamartine, si mes souvenirs sont exacts, était tombé amoureux de cette ville (entre autre). Sans en arriver à cette extrémité, il est vrai que le charme agit très vite et que la séparation sera douloureuse. Seule la perspective d'autres horizons tout aussi merveilleux nous permet de nous endormir sans regret.

## **Jeudi 20 Juillet**

6 heures du matin. Adieu Istanbul. La voiture pleine de la quasi totalité de nos affaires (tentes, duvets, sacs à dos, etc.), est restée 3 jours garée dans une petite rue, elle n'a pas été forcée, ne comporte pas de trace d'effraction, pas même une égratignure. Encore une réputation surfaite. Pourtant que de conseils avions nous reçus avant le départ.

La traversée d'Istanbul à cette heure ne pose aucune difficulté, les turcs ne se lèvent apparemment pas très tôt. Nous rejoignons l'autoroute Istanbul-Ankara : 4 voies dans chaque sens, chaussée impeccable. Depuis le départ d'Istanbul l'Espace, la mienne, toussotait dès que je lui demandait un effort, accélération ou montée. J'ai d'abord mis cela sur le compte du repos de trois jours qui avait dû faire se déposer quelques saloperies dans le carburateur. Mais après un petit déjeuner dans un restoroute qui n'avait rien à envier aux nôtres (mêmes tables en formica, mêmes chaises à tubes, même comptoir et banque réfrigérante, mêmes chiottes et même dame pipi) et un plein d'essence (à environ 2,50 Francs le litre), donc après tout cela la voiture pétarade toujours au démarrage et refuse de monter sans tousser les côtes dont le pourcentage dépasse 3%. Nous avons évité Ankara, et avons filé vers Kayseri. Toujours des villes en construction. La route est droite, large, peu fréquenté si ce n'est par des camions surchargés (Ce qui expliquent sûrement le

nombre incalculables de déchets de pneus éclatés qui jonchent les routes) et des autocars luxueux dont nous apprendrons plus tard que ce sont tout simplement des bus de liaisons inter-villes. Un garage Renault à l'horizon, nous traversons la route et arrivons à trois voitures devant ce garage, qui est déjà bien rempli. Le Chef mécano s'approche, ne comprend rien à nos explications, appelle un autre touriste qui se trouve être un turc allemand en vacances, j'appelle moi, Yves (celui de la BX) qui parle allemand. Il explique le problème au touriste allemand, qui traduit en turc au chef mécanicien, qui, pose à son tour une question que traduit le touriste allemand à Yves, qui lui-même me la retourne en français. Lorsque je dirai qu'à la troisième question le chef mécanicien fit appel à un mécanicien de base, la conversation à cinq prit un tour pittoresque, il n'est pas certain que le capot soit ouvert avant la nuit. D'ailleurs, pour nous faire patienter entre une question et sa réponse, le chef mécanicien appela un préposé au thé et nous fit servir. Enfin le mécanicien de base s'adressa au chef mécanicien, qui lui même transmit au touriste turc allemand, qui dit à Yves, qui me le répéta, d'ouvrir le capot. « No problem » disait le mécanicien, c'est le leitmotiv des turcs lorsque, justement, un problème point. Il change les bougies, le problème (No problem) subsiste. La conclusion est qu'il ne faut plus faire de plein dans les « Turkish Office Pétroléum » mais dans des stations mieux adaptées à la friosité de nos voitures européennes (Shell, BP, Elf). le mécanicien me conseille d'aller faire un plein sur le champ dans la station à quelques centaines de mètres. Ce que je fais. Je retourne quand même pour m'acquitter du montant de ce No Problem : 50 Francs, main d'oeuvre, bougies, thé et bonne humeur des mécaniciens compris. Quel dommage que ce soit un peu loin pour faire mes révisions. Nous repartons et le No problem continue à me faire chier. Mais le profil de la route permet de ne pas solliciter souvent l'accélérateur, car à vitesse constante tout fonctionne parfaitement. Ligne droite, désert de terre jaunâtre, parfois cultivée aux abords des villages. A l'heure où nous passons, midi, ils sont déserts. Nous attendions, sur la droite de la route, l'apparition d'un lac immense présent sur la carte. Le voilà, mais quelle intensité lumineuse il renvoie : c'est un lac de sel. Bien sur nous nous arrêtons pour fouler cette étendue immense (environ 150 Km de long). Le dépaysement d'Istanbul était culturel, ici il est charnel, on ressent vraiment l'impression d'être ailleurs, à un endroit différent de tout ce qu'on a pu connaître jusqu'alors. La surface de sel semble ne couvrir que les bords du lac, au delà de quelques dizaines de mètres il parait y avoir de l'eau. Mais plus on avance, plus ce qui semblait être un lac s'éloigne. Mirage. Heureusement, nous, nous n'avons pas soif. De retour à la voiture un autochtone s'approche, d'où vient-il, à pied, seul dans ce désert ? J'ai d'abord cru comprendre qu'il avait soif, je lui offre de l'eau (j'en ai emmené 36 bouteilles), il n'a pas soif. Nous lui offrons des gâteaux: il n'a pas faim. Non, nous avons fini par comprendre qu'il essayait simplement de nous dire qu'il ne fallait pas goûter le sel. Comme nous allions repartir il nous demande de le prendre dans une voiture. Ce que je fais, pensant qu'il désirait que nous le ramenions au village voisin distant d'une quinzaine de kilomètres (Annie me jette : fais attention à ce qu'il ne te pique rien ! Les deux femmes de cette expédition m'exaspèrent quelque fois par leur mépris à l'égard de la population locale). Je prends donc dans ma voiture ce voleur, fils de voleur et petit-fils de voleur, voir même certainement violeur et égorgé et nous partons en direction du village. Mais à peine cinq cent mètres plus loin il me fait signe de me garer près d'une charrette, sur le coté gauche de la route. De dessous la charrette, deux solides gaillards sortent. Ce sont ses fils. Il donne un ordre à l'un deux qui sort un énorme couteau, Cloé me serre le bras très fort. Le second plonge la main dans la charrette et en sort ... un concombre que l'homme au couteau épluche, coupe en quatre et nous offre. Excellent et très rafraîchissant. Un second concombre est épluché et mangé. Et il nous donne ce que nos bras peuvent contenir. Nous comprenons qu'ils vivent là durant plusieurs jours, dormant sous leur chariot, ne revenant au village que lorsque celui-ci est plein. La Turquie est un pays d'accueil n'en déplaise aux mauvais coucheurs qui ne trouvent bien que leur chez soi... lorsqu'ils en sont éloignés.



100 kilomètres de ligne droite plus loin, à gauche toute, le panneau n'est pas très visible, direction Gorème. 30 kilomètres de route en réfection totale, à certains moments la poussière ne permet plus de distinguer la voiture qui roule vingt mètres devant. Quand à l'intérieur des voitures, la poussière (vitres ouvertes) alterne avec la fournaise (vitres fermées). J'ai les dents qui craquent et lorsque j'avale ma salive, j'ai l'impression d'avoir mâché du papier de verre. Mais la récompense est à la hauteur de l'épreuve. Il est environ dix huit heures, après une longue ligne droite sur un haut plateau, la route plonge dans un effondrement. Et au détour d'un virage, la route contournant un pic rocheux, un paysage féerique s'étale devant nous : des milliers de maisons de shtroumpfs, hautes pour certaines d'une centaine de mètres, couleur de sable rosé, surmontées d'un chapeau plus sombre. Et des ouvertures de toutes tailles et de toutes formes à tous les niveaux. C'est la Cappadoce, Nous nous arrêtons dès que nous pouvons près d'une esplanade où une dizaine de marchands de souvenirs installent leur bijoux, dentelles et bibelots. Un chamelier nous propose une initiation à la traversée du désert. Ce que nous refusons, une seule à la fois.

Nous entrons dans une de ces habitations troglodytes qui sert de refuge et de boutique à un marchand de souvenirs et tapis, Nous avons gravis à l'aide d'échelles de bois les trois étages tout entier creusés dans la roche tendre. Extraordinaire. Par une ouverture (fenêtre ?) on découvre le plus gros piton des environs, probablement cent à cent cinquante mètres de haut. Yves ne vit plus que ce gigantesque gruyère et me proposa d'en explorer les trous, du bas vers le haut. Xavier se joint à nous. Annie, Marie-Christine, Yves et Jean-Michel préférèrent se préoccuper du couchage et repas du soir. Nous les laissons à leurs basses préoccupations matérielles.

Un labyrinthe étonnant nous attendait. Nous sommes montés, descendus, enfoncés sous terre, revenus sur nos pas, redescendus pour pouvoir remonter plus loin et nous avons fini par atteindre le point le plus accessible, pas tout à fait le sommet car celui-ci est occupé par une casemate. Quelle vue, cette forêt de pics s'étend sur des kilomètres. Et ce n'est pas la seule curiosité. Le plateau désertique se creuse parfois de zone d'effondrement dont les parois (photo connue de la Cappadoce) forment des vagues verticales roses au coucher du soleil. Au fond de ces canyons prolifèrent les peupliers et amandiers, les agriculteurs locaux y cultivent vignes, maïs et autres céréales, les troupeaux de moutons et de chèvres s'y protègent du soleil et peuvent s'abreuver au torrent qui emprunte la brèche. Là encore, creusée dans la falaise, se trouvent des habitations et des églises dont les murs sont encore décorés de peintures. L'endroit est magique.

Annie nous ayant trouvé un camping génial, entre les habitations troglodytes, dont certaines d'ailleurs servent de restaurant, hôtel, remises, etc. Comme nous n'avons pas l'intention de repartir le lendemain je plante la tente (avant nous dormions dans la voiture) et vais plonger dans la piscine, fraîche à souhait, Cloé a beaucoup de peine à en sortir.

Le repas est génial, si ce n'est les truites pêchées dans la piscine à deux mètres de notre table et assommées sur place, ce qui obligea Cloé à changer son menu. Le raki, apéritif anisé qui se boit pur suivit d'une gorgée d'eau glacée, emplit le verre, le vin n'est pas mauvais, et mes jambes ont quelques faiblesses au moment du départ.

## **Vendredi 21 Juillet**

Petit déjeuner artisanal : j'achète des gâteaux chez l'épicier du coin et nous empruntons la gamelle d'un hollandais pour nous faire le thé (j'avais bien emporté du thé, du miel et le réchaud mais pas de casserole). Ensuite piscine, rien de tel pour se mettre en forme pour cette journée qui allait être longue et chaude. Nous avons pris un guide pour faire un tour rapide de la Cappadoce. Le départ est prévu à 10 heures mais il manque Annie : elle est chez le coiffeur. Car, comme tout le monde le sait, les coiffeurs turcs sont des maîtres, surtout dans cette région, en plein coeur de la Turquie, où toutes les femmes portent le tchador (mais elles ne sont pas voilées). Donc nous

sommes 15 à attendre le résultat de cette expérience unique : Le chauffeur du minibus, le guide, 4 jeunes français, 2 belges et nous 7. Beaucoup de jeunes viennent en Turquie par avion et se déplacent ensuite en bus. Annie revient. Le résultat du brushing local n'est pas à la hauteur de notre attente : ce n'est pas trop mal, dommage ! Nous partons enfin. Minibus climatisé, musique turque et première intervention de notre guide qui nous explique l'origine géologique du site : deux volcans, hauts de 4000 mètres dominant la région. Les éruptions successives ont déposées une croûte de lave de quelques dizaines de mètres, plus dure que la roche qu'elle recouvre. Les tremblements de terre ont creusés les canyons, l'érosion a taillée les pics. Ce plateau à 1000 mètres d'altitude est recouvert de neige pendant les quatre à cinq mois d'hiver. Premier arrêt : nous prenons un thé au bistrot du coin en attendant la prochaine visite d'une ville souterraine. La descente s'effectue par un étroit et long couloir, mais après avoir descendu d'une dizaine de mètres, ce sont des suites de pièces aux dimensions variées, chacune ayant une utilité précise, chambres, grenier, four, église, école. Et tout cela sur huit niveaux, le plus bas étant à 75 mètres sous terre, le tout pourtant très bien ventilé par des puits verticaux. L'annonce de la profondeur a un effet dévastateur sur Annie, qui s'empresse de demander la sortie. Deuxième effet, Cloé voyant un adulte s'affoler, veut remonter elle aussi. Ce que nous faisons donc. Heureusement que des flèches indiquent le chemin à suivre car ce labyrinthe vaut certainement celui du Minotaure. La chaleur de l'extérieur nous fait asseoir sur un bord de trottoir, Un indigène a pitié de nous et nous offre du thé.

Le car nous mène ensuite à l'origine d'un canyon. Le village occupe la partie du plateau entourant le cirque initial. Nous descendons au fond de la vallée et parcourons à pied 7 kilomètres le long du torrent qui l'arrose. Peupliers, amandiers, oliviers, saules et d'autres se mêlent le long du cours d'eau. Après une petite heure de marche, le guide nous fait visiter une église souterraine, dont l'entrée est dissimulée par les arbres. Ce qui est étonnant, c'est l'état de conservation des peintures, on pourrait croire qu'elles ont été rafraîchies ? Elles sont d'époque nous affirme-t-on. Continuant notre marche, nous croisons des ânes, des troupeaux de vaches, de chèvres et de moutons, des bergers et des bergères, des enfants qui nous demandent de les prendre en photo, des chiens de berger vindicatifs, des soldats qui le sont moins (mais qui pourraient le devenir), des autochtones en vadrouille et d'autres touristes. Ces derniers, depuis notre entrée en Turquie, sont bien moins nombreux que je l'aurai pensé. Il commence à faire faim, mais tout est prévu. Un restaurant en plein air nous attend et un repas sympathique nous est servi. Nous reprenons le car vers trois heures. Un caravansérail est l'objet de notre dernière visite. Notre guide nous explique longuement la vie de ces V.R.P. des temps anciens. La mosquée intérieure est pour lui l'occasion de nous initier à la prière arabe, qui est tout aussi chargée de salamalecs que la prière catholique (pour autant que je me souvienne de cette dernière). De retour à Gôreme, le thé traditionnel nous est servi. Nous quittons nos compagnons de visite.

## **Samedi 22 Juillet**

Après un petit déjeuner identique à celui de la veille, nous décidons une visite au marché d'Urgup (si ce n'est les habits des femmes et la mosquée on se croirait au marché de Brives le Gaillarde) et d'une des églises troglodytes voisines. A l'entrée le gardien de l'endroit nous donne à chacun une lampe de poche. Ce n'est pas inutile. Cette église, comme toutes les autres, servait de refuge lors du passage des envahisseurs turcs, les issues sont étroites, les couloirs menant d'une pièce à l'autre sont bas de plafond, souvent en pente raide. On monte et on descend dans des pièces tantôt petites, tantôt immenses, mais pratiquement toujours sans ouverture sur l'extérieur. Parfois même des boyaux s'ouvrent à même le sol, dont certains permettent de redescendre de dix ou quinze mètres, prudence. D'ailleurs, à notre sortie, après que le gardien nous eut offert le thé,

nous lui avons demandé s'il n'y avait jamais d'accident. Si, nous dit-il en nous montrant un de ses bras couvert de croûtes, il était lui même tombé dans un de ces boyaux la semaine précédente. Rassurant. Nous lui achetons un stock d'abricots séchés qui provient de sa récolte et préparés par sa femme.

Nous reprenons la voiture. Je quitte cet endroit à regret et j'espère beaucoup pouvoir y retourner un jour. De nouveau le désert, sur 300 kilomètres. Le long de la route des groupes d'animaux, genre lemmings (dixit Cloé), nous regarde passer sans être effarouchés. Après Konya, le paysage change. Nous sommes en montagne, des lacs superbes, vierges de toute voile, de toute planche et même de tout baigneur donnent envie de rêver sur leurs rives (O lac, rochers muets, grottes, forêts obscures, vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir, gardez de cette nuit, gardez, belle nature, au moins le souvenir). C'était notre minute romantique !

En fin d'après-midi nous arrivons à Pamoukale. Nous attendions cet instant car ce site est l'un des plus représentés sur les documents touristiques. Nous sommes donc très déçus. L'arrivée déjà : les rabatteurs des hôtels se plantent au milieu de la route pour stopper les voitures et proposer aux occupants de les mener au plus beau, qui est aussi le moins cher. Il ne faut pas s'arrêter, mais nous ne le savons pas, car il est difficile de repartir, les voitures sont cernées par des gamins cherchant tous à nous mener là où nous n'avons pas envie. Devant notre volonté farouche de rester autonome et surtout à l'arrivée d'autres voitures de touristes peut-être plus dociles nous finissons par nous dégager. Nous trouvons un camping sans cachet (ah! le camping de Gôreme au milieu des pitons de la Cappadoce!) bien qu'il se situe au pied de la colline, objet de notre visite. Cette colline est recouverte de calcaire blanc déposé par une source d'eau chaude qui coule sur ses flancs. L'eau a creusé de grandes vasques dans lesquelles on peut se baigner. Seulement les hôteliers et tenanciers de camping locaux ont creusé des rigoles dans le calcaire pour détourner l'eau afin d'alimenter leurs piscines. Résultat l'eau ne ruisselle plus sur toute la surface de la colline comme à l'origine et la végétation s'est réinstallée à certains endroits, d'autres à peine humidifiés, sont couverts d'algues vertes. Nous profitons quand même de la piscine du camping avant d'aller dîner. Anecdote : le patron du restaurant nous prend pour des envoyés du Guide du Routard : nous faisons un repas excellent, pour environ 20 francs et en prime il nous offre une bouteille de vin.

## **Dimanche 23 Juillet**

Avant le petit déjeuner, cette fois, nous montons sur la colline afin d'avoir une vue d'ensemble du site. La montée et la vue, une fois au sommet, nous raccommode avec l'endroit, qui est donc mieux que l'envers. Des panneaux interdisent de marcher en chaussures. Nous serons probablement parmi les derniers à pouvoir fouler ce calcaire lisse et à nous baigner dans les profondes cuvettes d'eau blanchâtre, l'année prochaine le site sera interdit d'accès. On ne pourra plus que le contempler.

Et nous tentons de reprendre la route. Et oui, c'est au tour de la voiture de Marie-Christine de nous permettre de nous transformer en apprentis mécaniciens : plus de freins, plus de direction, plus de suspension. En tentant de rouler quand même, nous découvrons une superbe flaque mordorée. Heureusement nous trouvons rapidement l'origine : la durite de liquide de frein de la roue avant droite a repris sa liberté. On la replace, on roule à 20 à l'heure de garage en garage jusqu'à trouver celui qui possède enfin l'huile machin-chose minérale revitalisée et extra-anti corrosion qui est la seule à pouvoir alimenter cette petite merveille de la technique. Et nous voilà de nouveau filant à grande allure sur des routes désertes : prochain objectif : Afrodisias, site grec découvert par un français il y a quarante ans (il est mort ici l'année dernière). Sur le parking des militaires turcs nous regardent nous garer. L'un d'eux, la trentaine, s'approche de nous et nous demande, avec un fort accent du nord (de la France) :

- 38, c'est quel département ?

- L'Isère ,

- Ah, Grenoble.

Etonnement général. Il continue :

- Je suis de Dunkerque.

- Et que faites vous donc là, dans cette tenue ?

- Je suis venu en vacances l'année dernière avec ma femme et mes enfants. Comme j'ai la double nationalité, Française et Turque, et que je n'ai fait mon service militaire dans aucun de ces pays, les turcs m'ont gardé. J'en ai encore pour six mois. Nous l'avons pris en photo en lui promettant d'en envoyer une à sa femme.

Je ne suis pas très passionné par les vieilles pierres mais la dimension de certains monuments, notamment le stade, est impressionnante. Le construire c'est colossal, le remplir c'est étonnant : Il y a 20 000 places assises, comment faisaient-ils, à cette époque, pour rassembler autant de personnes ?

Nous reprenons la route, direction la cote ouest. Nous visitons Prienne, autre site grec, ancien port aujourd'hui à 15 kilomètres de la mer. Puis nous passons par Efes, lieu de passage et de visite obligé pour satisfaire à la culture touristique. Mais notre timing ne nous permet qu'un rapide coup d'oeil. Là aussi, il faudra revenir.

En approchant de la côte la circulation en sens inverse se fait plus dense, jusqu'à devenir un gigantesque bouchon. Et bien oui, les trucs partent en vacances et en week-end, et ils en reviennent, comme les parisiens, tous ensemble, le dimanche soir. Bon courage !

Nous trouvons un camping à Kusadasi (le St Tropez local). Camping installé en presque bord de mer, car il est totalement entouré par un terrain vague qui lui, borde la mer. A ma droite un superbe hôtel 4 étoiles, à ma gauche une luxueuse résidence pour militaires en vacances, et nous au milieu, dormant dans nos voitures ou dans nos petites tentes.

## **Lundi 24 Juillet**

Petite étape jusqu'à Izmir. Promenade dans le bazar. L'après midi nous partons à la recherche d'un camping signalé dans le Guide du Routard à une vingtaine de kilomètres. Trouvé. Camping super ombragé mais coupé de la mer par la nationale. D'ailleurs une immense piscine avec vagues, toboggans, tourniquets, etc... est tellement attrayante qu'il n'y a personne (pas une seule) sur la plage. Nous profitons de l'aubaine, imagine la plage du cap Coz, à 15 heures par une très belle journée du mois de juillet, absolument vide. De retour au camping nous nous offrons une bière, nous en avons consommé quelques litres depuis le départ. Le patron, qui s'appelle Robinson, mesure deux mètres, pèse cent vingt kilo, possède une superbe moustache à la turque et parle français, Il nous propose un repas de poissons frais grillés pour le soir. Affaire conclue. Bien nous en a pris. Nous faisons un repas gargantuesque et succulent. Nous partageons avec les canards, poules, coqs, lapins et chats qui se promènent en toute liberté. Robinson nous attend demain à huit heures pour le petit déjeuner, nous serons au rendez-vous.

## **Mardi 25 Juillet**

Le petit déjeuner fera aussi office de grand déjeuner : tomates, concombres, olives, salades, fromage, pastèques, melons, toasts, beurre, confiture, thé, café, chocolat, le tout à volonté pour 7 francs par personne. Lorsque je déjeune à Claix, je pense souvent à Robinson. Nous trouvons un nouveau camping avec piscine superbe à Pergame. Après avoir planté la tente et nous être baigné nous allons visiter ce site gréco-romain perché au sommet d'une colline. Toujours beaucoup de cailloux mais l'effort de reconstruction est important. Encore une cité qui était un port important

et qui se trouve aujourd'hui à plusieurs kilomètres de la mer. Ce qui est intéressant ici, c'est que la ville a été bâtie par les grecs et réaménagée par les romains. Les panneaux explicatifs permettent de comprendre ce qui leur appartient et ce qui différencie l'un et l'autre.

### **Mercredi 26 Juillet**

Nos chemins se séparent. En effet Annie et Yves doivent repartir deux jours avant nous et prennent donc la route du retour dès ce matin. En fait, nous décidons, Marie-Christine, Yves et moi d'essayer de prendre le bateau un jour plus tôt afin de faire le trajet italien en deux jours. Nous essaierons donc d'être à Igoumenitsa Jeudi soir pour tenter de changer nos billets afin de prendre le bateau le vendredi soir au lieu du samedi. Nous partons donc sans nous presser, passons à côté de Troie sans nous arrêter (le guide du routard dit que seul l'aspect «j'y suis passé» incite à visiter, les vestiges sont peu attrayants. Nous traversons le détroit des Dardanelles à Canakkale. L'embarquement sur le bac oblige à développer un sens aigu du jim-cana, tout le monde pousse : voitures, camions civils, camions militaires, cars, charrettes tirées par des chevaux, charrettes à bras et piétons, tout le monde veut ne pas attendre le bac suivant. Gare aux accrochages nombreux, sans gravité corporelle mais qui laisse le quai jonché de bris de phares et de pare-chocs. Nous nous en tirons sans dommage mais avec quelques frayeurs.

Nous retrouvons la frontière turque où le passage s'effectue avec la même lambinerie administrative qu'à l'aller. Dans la traversée de la zone franche entre les deux pays de nombreux panneaux représentent une voiture passant apparemment dans une station de lavage ? Quelle endroit insolite pour une station service ! Mais nous avons vite résolu ce mystère : Les grecs ont tellement d'hostilité envers les turcs qu'ils ont installés à leurs frontières des stations de décontamination dans lesquelles passent toutes les voitures et camions. On roule dans une solution de désinfectant pendant que des jets arrosent la voiture. Et comme tout le monde roule fenêtres ouvertes et que seuls les autochtones sont au courant (et eux ne passent pas la frontière) la plupart des touristes se font doucher sous l'oeil hilare des douaniers grecs.

Le premier camping en bord de mer que nous trouvons nous permet de confirmer l'impression première: l'accueil turc est plus chaleureux que l'accueil grec. Nous avons failli faire la vaisselle au restaurant le soir. Ayant commandé du poisson nous nous apercevons, après avoir sorti la calculatrice, que celui-ci est hors de prix, 100 Francs le kilo, et nous en avons commandé 2. Marie-Christine se console en disant que si l'argent manque nous payerons en nature, je lui ai rappelé qu'elle pouvait en parler à l'aise, nous étions en Grèce. Nous pouvons régler en raclant nos poches.

### **Jeudi 27 Juillet**

Traversée Est-Ouest de la Grèce par le même chemin qu'à l'aller. Nous découvrons en fin d'après-midi que les routes de montagne grecque après un orage (notre première pluie depuis le départ) sont aussi glissantes que les nôtres l'hiver. Certains automobilistes tout au long de la descente sur lonina en ont fait la triste expérience. Nous arrivons à Igoutnenitsa et retrouvons, par hasard, Annie et Yves prêts à embarquer. Après un détour par l'agence, nous décidons de passer la journée du lendemain dans un petit village à une cinquantaine de kilomètres au sud. Le soir nous prenons un bungalow dans un camping. Qu'il fait bon dormir dans un lit!

### **Vendredi 28 Juillet**

Baignade matinale, visite du village, déjeuner face à la mer, rebaignade, tour de Pédalo et retour à Igouménitsa. Nous n'aurons pas de cabine sur le bateau mais nous pourrons embarquer. Nous couchons sur le pont, dans nos duvets, nuit excellente.

### **Samedi 29 Juillet**

Le matelot de corvée de nettoyage nous réveille à huit heures pour laver le pont. Je râle. Est-ce que la femme de chambre du Carlton vient faire le lit avant que les clients soient levés ? Arrivée à Brindisi à 10 heures. A 11 heures nous sommes sur l'autoroute. Et vers 17 heures nous sortons à Ravenne. Comme je me sens encore un peu en forme je décide de continuer. Nous quittons donc Marie-Christine et Yves et reprenons l'autoroute. Afin de corser un peu je décide de ne pas emprunter le tunnel du Fréjus et de passer par le col du Lautaret.

A minuit nous sommes chez nous, nos chats nous attendent avec impatience. Voilà donc le récit, un peu abrégé bien sur, de nos vacances 1995, Voyage trop court, trop rapide, j'ai hâte de retourner dans ce pays mais l'envie de découvrir d'autres horizons me gagne. Où nous mènera la prochaine démangeaison, et surtout quand ?